



FONDATION HUGOT  
DU  
COLLÈGE DE FRANCE  
1979



## **LA CHAIRE HISTOIRE CONTEMPORAINE DU MONDE ARABE DU COLLEGE DE FRANCE**

Avec le soutien de la

FONDATION MOULAY HICHAM et de la FONDATION  
HUGOT DU COLLEGE DE FRANCE

## **GENERATIONS ARABES**

**AHMED BEYDOUN**

**'Liban socialiste'**

Fondation Hugot, Paris

28 et 29 juin 2012

## Liban Socialiste<sup>1</sup>

### (Conditions d'Émergence et Cheminement d'un Groupe de jeunes Militants 'gauchistes' dans le Liban des Années 60)

Par Ahmad Beydoun<sup>2</sup>

Quelque part en 1964, eut lieu une réunion devenue aujourd'hui passablement mythique qui vît à Beyrouth la naissance du groupuscule marxiste « Liban Socialiste ». Y prenaient part 7 personnes. Nommément : Waddah Charara, Fawwâz Tarâbulsî, Wadad Chakhtoura, Mahmoud Souayd, le couple Christian et Madonna Ghazi et Ahmad Al-Zayn. Une ou (tout au plus) 2 années plus tard, les 4 premiers étaient seuls à tenir la route, les trois autres ayant pratiquement fait défection. Parmi ces 4, Waddah et Fawwaz devaient rester les plus dévoués à l'entretien du feu sacré, c.à.d., principalement, à la rédaction de textes fondateurs du groupe, à l'éducation de ses nouvelles recrues et au suivi de contacts visant à son développement. Mahmoud Souayd était assez absorbé par son travail de journaliste, d'abord à l'hebdomadaire Al-Usbû' al-'Arabî puis à l'Institut des Études Palestiniennes ; aussi, assumait-il peu de responsabilités dans le groupe qui déjà s'intitulait 'tanzîm' « Organisation ». Wadad Chakhtoura, institutrice de son état, s'activait dans le syndicat des instituteurs du secteur privé avant de devenir, beaucoup plus tard, chef de file de la tendance de gauche dans le mouvement féministe libanais.

À s'en tenir à ce paysage de départ, on est frappé par la diversité du petit groupe fondateur, à plus d'un point de vue. Pour ne parler que de ceux qui ont persévéré au-delà de la période initiale, on ne peut que noter leur éparpillement sur la carte confessionnelle libanaise et aussi sur le plan régional. Charara est né en 1942 dans un foyer chiite. Il est originaire de Bint-Jubayl dans le Sud, mais, en ce milieu des années soixante, ses parents, divorcés, sont depuis longtemps remariés et établis à Beyrouth. Sa famille paternelle compte des enturbannés et des lettrés « modernes ». Son père, au départ instituteur, mais aussi littérateur et traducteur jouissant d'un certain renom, fait déjà partie du personnel technique de la Bibliothèque Nationale dont il assumera la direction vers la fin de sa vie active. La mère de Waddah est une 'Usayrân de Sayda,

---

1 Texte de la communication faite au colloque 'Généralions Arabes', Fondation Hugot du Collège de France et Fondation Moulay Hicham, Paris, Juin 2012.

2" Sociologue libanais.

institutrice, elle aussi. Boursier du gouvernement libanais, Waddah a pu faire des études de Psychologie à Lyon dont il rentre en 1963. Il s'engage alors comme enseignant contractuel à l'école chiite 'Amiliya avant de devenir professeur de philosophie dans les lycées publiques. Il fait occasionnellement des traductions pour le compte de Dâr al-Talî'a dont le propriétaire, Bachîr al-Dâ'ûq, milite dans le parti Baath. Traboulsi, lui, est originaire de Machghara, dans la Békaa. Sa mère, grecque orthodoxe, est une Maalouf de Zahlé, fille de l'historien connu Issa Iskandar et sœur des poètes Fawzî et Chafîq. Son père, grec-catholique, possède alors à Bhamdoun un hôtel important, prisé par des estivants libanais, syriens, irakiens, égyptiens etc., dont des hommes politiques et des artistes de grande célébrité. Né en 1941, il fait ses études pré-universitaires au lycée français de Beyrouth d'abord puis à l'école supérieure de Broummana fondée au 19<sup>e</sup> siècle par les Quakers anglais. Après 2 années à Manchester où il fait des études d'économie politique, il rentre à Beyrouth où il poursuit des études de sciences politiques à l'Université américaine. Waddah et Fawwaz (le premier plus que le second) sont à n'en pas douter les deux personnages dont l'activité, investie à la fois en analyses théorico-politiques et en efforts de recrutement et de formation des nouvelles recrues, allaient imprimer au groupuscule ses traits les plus distinctifs. Wadad Chakhtoura, elle, vient d'une famille grecque-catholique originaire de Sayda. Mahmoud Souayd, l'aîné du groupe (il est né en 1936) est le fils d'un clerc sunnite, originaire de Kfarhamam, dans le 'Arqûb, à l'extrémité sud-est du pays ; au moment de la fondation du groupe, il est – nous l'avons signalé – journaliste à plein temps... Charara, Traboulsi et Souayd ont tous les trois un « passé » de militants baasistes.

Reflétant une humeur passablement caractéristique d'une certaine jeunesse formée à l'occidentale, cette diversité du groupe qui a lancé le projet 'Liban Socialiste' est, à d'autres égards, assez trompeuse. Elle reflète mal, en effet, le profil du groupe tel qu'il se formera progressivement au cours des 4 ou 5 années suivantes grâce aux efforts des fondateurs aidés, sans doute, par les remous qui secouaient, à l'époque, aussi bien les formations nationalistes arabes que le Parti Communiste Libanais. A l'automne 1966, je rejoins le groupe suite à quelques rencontres qui nous réunissaient avec Waddah : Hasan Kubaysî, Nasîr Murua et moi-même. C'est Hasan qui a découvert le groupuscule et arrangé les réunions. Ancien baathiste, Nasîr était proche depuis quelques années du PCL : l'effet exercé sur lui par l'argumentation waddahienne resta limité. Nous rejoignîmes le groupe, Hasan et moi. Nous attirâmes avec nous notre ami Wajîh Kawtharânî. Quelques autres, nos cadets, vinrent grossir les rangs du petit groupe sous l'effet de notre influence, volontaire ou non. Nés dans les premières années 1940, jeunes enseignants tous les trois dans les lycées publics, ayant plus ou moins fréquenté pendant nos années de lycée et d'université les cercles nationalistes arabes, nous ressemblions par bien des côtés à Waddah et à Fawwaz. Je présentais avec ces derniers un trait commun supplémentaire dont Hasan et Wajîh étaient encore

dépourvus : j'avais passé deux années d'études à l'étranger : années qu'au surplus j'avais consacrées à l'étude du marxisme. Nous fûmes vite invités à assumer des postes de responsabilité. Hasan et moi fûmes cooptés membres du comité de coordination (la direction du groupe) et dans l'appartement que nous occupions ensemble à partir de l'été 1967, nous assurions la production matérielle du bulletin dont le groupe portait le nom. Hasan avait appris la dactylographie et l'usage de la machine stencel ; j'assurais, pour ma part, des tâches d'édition des textes. Nous étions également devenus des corédacteurs du bulletin qui publiait au moment de notre entrée au groupe son no 1 mais dont plusieurs fascicules non numérotés et ne portant pas le nom de LS existaient déjà. A posteriori, force m'est de constater que notre promotion quasiment contemporaine du retrait d'Ahmad al-Zayn et du couple Ghazi, confortait notoirement l'élément chiito-sudiste dans la direction effective du groupe. Cette dominance était déjà écrasante au niveau de la 'base '. En effet, les deux cercles dont je devins responsable à Hay al-Lijâ et à Nab'a étaient formées exclusivement de jeunes chiites originaires du Sud-Liban. Or, ils représentaient en 1967 près de la moitié de l'organisation, l'autre moitié n'étant pas de ce point de vue substantiellement différente. Dans un admirable article, intitulé al-Rifâq (les camarades), qu'il a publié en 1980, Waddah souligne en l'exagérant quelque peu cette réalité. Les citoyens de souche, les chrétiens, les musulmans sunnites étaient monnaie rare parmi les 40 à 50 éléments que comptait à mi-course le groupe. Vers 1967, l'âge moyen des membres du groupe 'dirigeant' était d'environ 25 ans. Les militants des cercles étaient, en gros, nos cadets de quelques cinq ans. Ils pouvaient donc être (ou avaient effectivement été) nos élèves. Était-ce, ainsi que le voudrait un diagnostic partagé, la deuxième génération de l'exode rural ? Cela reste à vérifier, les parents de certains n'ayant pas encore élu, à l'époque, Beyrouth ou ses banlieues comme lieu de résidence. La jeune progéniture de ces ruraux attardés déambulait seule, à ses risques et périls, à travers les espaces contrastés du Grand Beyrouth.

La dominance des ex-baathistes dans le noyau fondateur est loin d'être un hasard. C'est même une donnée explicative de tout premier ordre. En effet, pour comprendre le phénomène « gauchisme » ou « nouvelle gauche » arabe, il faut se reporter, entre autres, au traumatisme que la rupture de l'unité syro-égyptienne a constitué pour la jeune génération ~~de~~ l'époque. Ce traumatisme fut préparé par la crise qui secoua, tôt après la fondation de la RAU, les relations entre Nasser et le Baath. Pour ceux qui avaient 20 ans ou allaient les avoir en 1961, la faillite de l'unité représentait un choc nullement moindre que celui qu'eux-mêmes et leurs cadets allaient éprouver suite à la défaite de 1967. Les baasistes surtout, mais d'autres aussi, participant de la mouvance nationaliste, incriminèrent l'improvisation, le caractère rafistolé de cette unité, qui ne pouvaient mener qu'à une débâcle. On fit vite d'attribuer ce gâchis à la pénurie théorique du mouvement nationaliste : du nassérisme, bien entendu, mais aussi et surtout du parti Baath. De là allaient essaimer une multitude de groupes ou simplement

de prises de positions qui avaient en commun la volonté de remédier aux causes présumées de la récente catastrophe. En gros, on peut dire que l'écroulement de la RAU fût une occasion de découvrir l'importance des « sociétés », la nécessité de les connaître afin de les changer et, pour se faire, de disposer d'une grille théorique adéquate. Le marxisme fût vite de s'imposer. Il avait la réputation d'être un instrument éprouvé ayant réussi des révolutions qui tenaient tête à l'impérialisme. Beaucoup de nationalistes rejoignirent rapidement les rangs du PC le plus proche. Mais ce ne fut pas toujours évident. Le spectacle des PC nationaux n'était guère attrayant. Leurs rigidités bureaucratiques, leur suivisme sur le plan international rebutaient. Mais ce sont surtout leurs prises de position sur des questions de tout premier ordre auxquelles le mouvement panarabe avait du faire face au cours des deux dernières décennies (la partition de la Palestine en était l'exemple principal) qui continuaient à faire problème. De violentes luttes ne cessaient, en ce début des années soixante, dans plusieurs pays arabes, d'ensanglanter les relations entre les communistes et les forces nationalistes qui, soit leur disputaient un pouvoir dont ils détenaient une grosse part, soit refusaient de les y associer. Nombre de militants, dont la foi baasiste ou nassériste était ébranlée, se mirent, par conséquent, à parler d' 'arabiser le marxisme' ou encore de 'rénover' la gauche arabe. Ce langage ne sortait pas de nulle part. Déjà Michel 'Aflaq lui-même parlait de mettre sur pied un socialisme qui serait 'une émanation des réalités arabes'. Toutefois, cette idée à laquelle le fondateur du Baath ne sut jamais donner un développement effectif, loin de vouloir produire une version arabisée du marxisme, se proposait de contrer radicalement l'option marxiste. À l'inverse, les jeunes anciens du Baath qu'étaient les fondateurs de Liban Socialiste allaient s'approprier un marxisme dont à leurs yeux les PC arabes s'étaient éloignés. Ce marxisme, on pouvait en dénier la propriété aux partis prosoviétiques. Il était disponible pour qui avait la volonté de s'en emparer et de l'adapter librement au cas concret auquel il avait à faire.

Ce qui précède est un tableau ébauché à grands traits de ce qu'on pourrait qualifier de 'conjoncture ponctuelle' qui, à l'époque, prédisposait à mijoter ce projet de 'nouvelle gauche' et d' 'arabisation du marxisme' ces ex-baathistes sensibilisés aux réalités arabes et à celles de leur pays par des développements tels que la guerre d'Algérie, la montée en flèche du nassérisme après Suez, la lutte contre le Pacte de Bagdad, ~~l'unité syro-égyptienne,~~ le coup d'État de juillet 58 à Bagdad, la mini-guerre civile de 58 au Liban et l'éclosion du chéhabisme, les remous antibritanniques dans le sud de la Péninsule et surtout cette rupture de la RAU dont émanait un message de flagrante régression inversant le courant où l'on pouvait tant bien que mal insérer les précédents développements.

Cependant, afin de se penser capable d'assumer la tâche dont elle s'attribuait la responsabilité, cette poignée de jeunes libanais avait bien besoin d'autres qualités que celle de baathistes défroqués... Ce qu'ils estimaient récupérables de leur passé de

militants : soit un attachement prioritaire à la cause de l'auto-détermination arabe, suffisait pour les éloigner du PC. Mais précisément, ces jeunes gens se targuaient d'opposer à ce dernier une sophistication de la pensée, une multiplicité des références intellectuelles, une indépendance morale imbue du respect de l'individualité dont il faut scruter la genèse et déterminer les lieux de provenance. À relire aujourd'hui la littérature de 'Liban Socialiste', à se rappeler aussi la réalité des rapports interindividuels au sein du groupe, on est forcé d'avouer la part de faux semblant que comportait cette image de soi du groupe et de chacun de ses membres. Il n'empêche que ladite image initiait une attitude, un style du comportement et du discours et surtout une énergie militante prouvant qu'au moins ceux qui devaient persévérer dans le projet affiché par le groupe, y croyaient. Et c'est bien le plus important...

D'où ces jeunes intellectuels tenaient-ils cette confiance en leur groupe, non dépourvue d'auto-raillerie, de légèreté humoristique, d'ailleurs ?... D'où tiraient-ils, par delà l'amabilité qui, à cette première époque, présidait à leurs relations entre eux, ce sentiment de supériorité qu'ils se renvoyaient les uns aux autres et faisaient rayonner dans les milieux auxquels il leur arrivait de se frotter ? Il fallait pour en arriver là une conjonction assez particulière de données. Une autonomie individuelle avancée, gagnée sur une autorité familiale fort ébranlée par la supériorité qu'une formation universitaire assez conséquente procurait à la génération des fils, la maîtrise effective d'au moins une langue européenne : maîtrise qui donnait lieu à un droit d'accès illimité à des systèmes occidentaux de connaissance des sociétés et de compréhension de l'histoire en même temps qu'à une participation (par l'entremise du cinéma, de la littérature, de la musique, etc.) aux goûts et aux valeurs constitutives de l'univers culturel des langues concernées. Le marxisme représentait désormais la pièce maîtresse et s'offrait en poste de commande dans l'ensemble de systèmes approchés ; parmi les autres systèmes, il était – admettons-nous – celui auquel on pouvait faire confiance pour les comprendre et les apprécier. Pour les jeunes (que nous étions) dont la formation était de facture universitaire plutôt que partisane, le marxisme ne devait nullement exclure ce qui lui était extérieur : il devait, par contre, s'en enrichir. D'où la propension dont faisait preuve le groupe à chevaucher une multitude de références : existentialisme, psychanalyse, structuralisme, etc. D'où aussi la possibilité de glaner des idées, des directives, etc., dans des champs de la pensée marxiste qui n'avaient pourtant pas la réputation d'échanger des témoignages de compatibilité réciproque. D'où enfin le refus d'identification exclusive (pourtant courante, à l'époque) à une expérience révolutionnaire particulière. On étalait plutôt sa sympathie sur des espaces qu'on s'abstenait d'organiser mentalement et qui comprenaient la Chine, Cuba et l'Amérique latine, le Vietnam et, plus tard, le 'Printemps' de 68 autant à Prague qu'à Paris. Vite rejoints pour les anglophones par la *New Left Review* et la *Monthly Review*, *Les Temps Modernes*, avec les figures emblématiques de Sartre et de Beauvoir, de Merleau-Ponty et de Gorz étaient bien présents dans l'univers mental des intellectuels

de LS. On n'ignorait rien des querelles dont la revue avait constitué l'arène. Surtout que le stalinisme, les camps soviétiques, le soulèvement hongrois de 56, la révolution algérienne, la place du marxisme dans la pensée contemporaine : sujets qui passionnaient au plus haut point nos intellectuels, étaient au cœur des confrontations qui avaient opposé, de par le passé, Camus à Sartre, ce dernier à Merleau-Ponty ou enfin Lévi-Strauss à Sartre. Se dévoilant autant, sinon plus, dans les échanges oraux (où Althusser pouvait voisiner avec Trotski, Lénine avec Rosa Luxemburg et Gramsci avec Mao) que dans la littérature produite où l'on demeurait plutôt discret sur les sources non-canoniques, cette immensité des horizons, couplée avec la multiplicité des cadres de référence déjà soulignée, laissait deviner, en même temps qu'une remarquable ouverture d'esprit, deux autres traits moins positifs : d'une part, force incohérences dans l'univers mental, jointes à beaucoup d'éclectisme dû à la fascination qu'exerçaient d'ici, de là, les récits épiques et les images mythiques et même, d'autre part, ce brin d'emphase ou de pédantisme caractéristique des parvenus de la culture.

Encore plus digne d'être souligné est le fait que l'immersion dans l'univers culturel occidental n'équivalait point, dans notre cas, à une extraction de l'univers d'origine. Le terroir familial était pour beaucoup dans la possibilité de ce tour de force. On pouvait tabler, bien entendu, sur le fait que, dans le Liban des années 60, cette dualité 'modernité-tradition' était déjà très mitigée dans les pratiques ; ce qui n'excluait guère, néanmoins, les grincements provoqués par les frottements aux mille points de contact des deux univers. Afin de comprendre nos prouesses sur ce plan, il faut songer, par exemple, à la famille paternelle de Waddah, à la famille maternelle de Fawwaz, à ma réputation précoce contractée à Bint-Jubayl, d'enfant-poète et d'élève exceptionnellement bon en langue arabe, etc. Il est étonnant de constater le nombre que comportait le petit groupe dirigeant de Liban Socialiste de futurs traducteurs professionnels (je parle surtout de Hasan Qubaycî et Fawwâz Tarâbulî, mais aussi de Waddah Charara et de moi-même). Au surplus Waddâh et moi avons produit des livres dans les deux langues : arabe et française. Au Liban, on le sait, les francophones et les anglophones sont légion. Par contre, ceux qui parviennent à s'imposer en bons stylistes aussi bien dans leur langue maternelle que dans une langue européenne sont monnaie très rare. Le fait que le petit noyau de Liban Socialiste en concentrait une si forte proportion contribue à rendre compte de l'ambitieuse idée que ce groupe naissant avait de sa place sur l'échiquier politique libanais et du rôle qu'il était, selon ses fondateurs, appelé à jouer. En effet, ce trait particulier, en conjugaison avec d'autres déjà relevés, confortait la 'rareté' relative alors caractéristique des éléments dirigeants du groupe.

Je dois insister encore sur la diversité des milieux que quelques-uns du groupe dirigeants avaient fréquentés. À plus ou moins 25 ans, ils avaient vécu dans des villages ; ils avaient passé des années d'études dans des pensionnats d'une couleur confessionnelle autre que la leur ; ils avaient vécu également à Beyrouth et, dans les

universités de la capitale, ils s'étaient mêlés non seulement à des Libanais de très diverses obédiences mais aussi à de jeunes arabes souvent profondément politisés venus d'aussi loin que le Yémen ou la Tunisie. Certains avaient déjà enseigné dans des écoles assez éparses se familiarisant ainsi avec l'univers humain et physique de plus d'une région du Liban. Enfin, il y avait eu ces sacro-saintes années d'études à Manchester, à Lyon ou à Paris. Et de là on avait voyagé : on avait vu du pays et du monde, fait des musées, etc. Contrairement à la maîtrise égale (ou presque) de deux idiomes, ces pérégrinations, si enrichissantes, ces chances de développer un esprit de finesse et une expérience des autres, si elles n'étaient données qu'à une minorité, n'étaient pas, à proprement parler, choses très rares pour des enfants de petits bourgeois libanais plus ou moins aisés (laissons de côté les enfants de riches) ou aussi, indépendamment de l'appartenance de classe, pour des enfants ayant su allier l'intelligence et le labeur avec une chance qui s'était présentée.

Par un certain aspect de leur image de soi, ces jeunes militants, pourtant d'un abord très facile, modestes et toujours prêts à servir, avaient, en conséquence de leurs périples personnels assez convergents, beaucoup de self-estime et même un sentiment net de supériorité. Étaient-ils réellement supérieurs sur le plan de la théorie et, plus généralement, de la culture ? Oui, si l'on compare leur production et la diversité des champs que couvrait leur curiosité aux discours vraiment exsangue du PCL, à la rigidité même physique qui caractérisait la gestuelle de tel de ses ténors. Non, si l'on tient compte de l'échec patent du groupe à mordre sur les réalités sociopolitiques du pays et, par delà les relations que, jusqu'en 1969, il avait tenté de nouer avec d'autres groupuscules ou éléments dissidents, de son isolement persistant sur la scène politique proprement dite. Nonobstant un effort de réflexion sur les alliances se réclamant de Lénine, le groupe se cantonnait dans une méfiance vis-à-vis des autres formations de la gauche 'traditionnelle' (pour ne parler que d'elle) qui provoquait leur hostilité et la quasi-impossibilité, pour LS (très faible, au surplus, sur les lieux de l'action), de se faire accepter dans les cadres communs de mobilisation. Il serait plus pertinent, il me semble, de parler d'une supériorité psychologique des individus, membres du groupe, obtenue au prix de l'inefficacité... supériorité issue (au grand dam d'un certain marxisme) d'un puissant sentiment d'auto-détermination conforté par l'attitude admirative des camarades plus jeunes ou moins aptes à l'analyse sociopolitique. Fondamentalement, le groupe avait été, pour ses fondateurs, un outil d'auto-émancipation et de libération subjective.

Il suffit pour s'en convaincre d'examiner les textes produits. On y repère dès l'abord un curieux mépris des réalisations matérielles, des bénéfices socio-économiques ayant fait l'objet de revendications et de luttes. L'essentiel, apprend-on, est le progrès réalisé dans la lutte au niveau de la conscience politique. La politisation des luttes, des militants et de la masse ou du groupe mobilisée est bien ce qui doit être recherché, tout

le reste étant moins important, sans importance ou même contre-indiqué dans la mesure où une fausse conscience de la situation globale peut en résulter. Dans tous les cas, les progrès de la conscience politique doivent être convoyés par des formes d'organisation à la base instaurant une relation dialectique entre les militants politisés et le groupe ou le milieu concerné par la lutte, ce dernier devant exercer par l'entremise de ces formes son droit à la libre expression, sinon à la libre initiative, et, en tout cas, au contrôle démocratique des décisions prises au niveau de la direction. Ainsi la formule des 'comités' a pu être recommandée autant pour l'organisation de luttes étudiantes que pour le développement et l'encadrement de l'appui populaire à la Résistance palestinienne...

Signe d'une tournure d'esprit soucieuse (implicitement du moins) d'éviter le dogme déterministe qui ne manque pas de déteindre sur les raisonnements : de se répercuter même sur le mode d'exercice général de la pensée, LS voulait s'en tenir au marxisme de Marx, n'hésitant pas à rappeler, après d'autres, que ce dernier s'était déclaré, vers la fin de sa vie, non-marxiste. Je me rappelle m'avoir fait réprimander par mes camarades du cercle de Nab'a pour avoir suggéré que le matérialisme scientifique et la dialectique de la nature étaient des ajouts tardifs au corps de la doctrine dus à Engels et que Marx n'aurait sans doute pas entériné. Le camarade le plus chiffonné par mes déclarations boycottait même définitivement nos réunions en accusant 'le camarade responsable' de vouloir semer la discorde entre les deux vénérables patriarches.

La voie obligée au 'renouveau de la gauche' était l'effort assidu de dénonciation des positions théorico-politiques du PC libanais. En fait, le travail de sape entrepris par le groupe n'atteignait l'ennemi évident de classe (soit : la 'droite' libanaise, les régimes arabes dits 'réactionnaires' et l'impérialisme occidental) qu'après s'être considérablement épuisé dans les attaques lancées contre la gauche libanaise, les formations nationalistes arabes, Junbulât et le chéhabisme, les régimes arabes dits progressistes et, last but not least, la ligne politique internationale de l'union soviétique. Ces cibles constituaient d'ailleurs un ensemble hiérarchisé assez cohérent. Son ciment, du point de vue des analystes de LS, était le dogme soviétique relatif au caractère progressif de la bourgeoisie nationale dans les pays du tiers-monde libérés de l'emprise directe de l'impérialisme.

Il serait fastidieux de s'étendre sur les reproches que LS adressait au PC, sur l'attention critique qu'il a accordé à l'évolution politique du Mouvement des Nationalistes Arabes (MNA), sur les efforts qu'il a déployés pour situer en termes de classes la politique chéhabiste et, plus particulièrement, sa composante junblâti qui, en lui gagnant les faveurs de ses alliés de gauche, entretenait une attitude minimaliste et semait une confusion néfaste dans les rangs du mouvement populaire. Nous préférons relever ici un autre trait de l'entreprise LS qui explique, au moins en partie, cette prédilection pour la critique des plus proches. Il s'agit de cette obsession de la 'distinction' ('*tamayyuz*'),

celle du groupe, s'entend, dont ce dernier était si jaloux. Sur les sujets les plus modestes, les plus prosaïques, LS prenait bien soin de se démarquer, de se distinguer, dans la définition de son attitude : du PC, bien entendu, mais aussi de toutes les autres parties en présence. Et lorsqu'un responsable de cercle échouait à rendre évidente l'originalité de la position du groupe sur une question en débat, il risquait fort de déclencher la question fatidique : « Mais que devient alors notre *tamayyuz*, camarade ?! »

On peut supposer, il me semble, que cette distinction qui s'emparait globalement de l'image de soi du groupe passait, après en avoir scellé l'unité, aux individus qui le constituaient. Elle contribuait à la cristallisation de leur individualité. Les petites dimensions du groupe, l'ambiance détendue qui y régnait, le sentiment que la 'ligne' du groupe était encore en voie d'élaboration, ont dû se conjuguer pour l'obtention de ce résultat, fort différent en fait de ce que devient l'individualité dans les grandes formations où la rigidité idéologique trouve son répondant dans le climat d'autorité et de discipline.

À quoi cette individuation par l'entremise du groupe rimait-elle dans la situation du groupe fondateur de LS ? Nous avons brossé à grands traits le tableau des appartenances initiales de cette poignée de jeunes qui se constituent en groupe politique dans le Beyrouth des 3 ou 4 années précédant la guerre de 1967. Dans les 'matériaux pour un programme' publiés en mars 1968 en annexe du no 10 de son bulletin, LS formule en bon arabe une proposition que des textes antérieurs laissaient seulement deviner : La nature du système sociopolitique en place au Liban, conjuguée aux données de base relatives à l'économie du pays et surtout au rôle et à l'importance de son secteur extérieur, fait qu'une perspective de révolution sociale est exclue pour ce pays tant que la prédominance du socialisme aux rênes du pouvoir dans l'environnement arabe n'est pas réalisée. Ayant commis cet aveu, l'auteur s'empresse d'ajouter qu'il y a lieu de proposer des tâches d'organisation démocratique des luttes et de 'conscientisation' des masses, le PCL (toujours lui) n'épuisant guère les possibilités d'action d'une gauche digne de ce nom. Dans ce contexte, où les révolutionnaires du groupe se trouvaient frustrés de la chance de faire leur révolution, leur projet semble tirer sa raison d'être bien plutôt de sa contribution à l'insertion de ses membres dans des milieux où la légitimité de leur présence est contestée et la place qu'ils se prêtent discutée que du rôle politique objectif qu'il serait appelé à jouer. À un niveau immédiat, l'appartenance à ce groupe en rupture avec toutes sortes de pouvoirs en place, viscéralement hostile aux compromis quoiqu'il en dise dans ses textes, paraît procurer aux membres une revanche contre l'aliénation que leur imposent des activités professionnelles (d'enseignants ou de journalistes) peu accordées avec leurs options intellectuelles et morales. À un niveau plus profond, le groupe constitue une réplique, adaptée aux dispositions de ses membres, au rejet dont ceux-ci font l'objet de la part

d'une ville, Beyrouth, dont les structures génératrices de pouvoir leur sont hermétiquement fermées. Face à cette ville, le groupe brandit symboliquement l'index menaçant d'un marxisme révolutionnaire. Ce qui permet à ces intellectuels de contrer l'obstruction de la ville récalcitrante, non pas par une attitude de supplication ni même de séduction, mais, tout au contraire, par un regard plein de mépris pour sa formule de vie, son mode de fonctionnement, ses échelles de valeurs. Voilà, vue au miroir du rapport à la ville, ce que nous avons déjà caractérisé comme un projet de 'libération subjective'.

Cependant, cette attitude ombrageuse n'aurait pu tenir sans la contribution de la promotion plus jeune qui, sous le regard bienveillant de la poignée de ténors du groupe, peuplait les cellules. En grande majorité, nous l'avons dit, ces jeunes camarades frappaient par la monotonie de leur extraction : la plupart étaient des chiïtes du sud. Leur rôle était multiple : ils devaient se former en assimilant les analyses publiés dans le bulletin en plus de quelques classiques de Marx et de Lénine surtout ; ils devaient également gagner des éléments nouveaux : en général, leur rôle, dans ce processus, se limitait à préparer le terrain puis à assurer la liaison entre le 'contact' et le responsable du cercle. Enfin, ils devaient intervenir, dans la mesure du possible, dans les luttes, actuelles ou potentielles, que pouvait connaître leur milieu de travail ou leur quartier. Il leur était demandé, bien entendu, de développer leurs relations dans ce cadre afin d'accroître leur possibilité d'influencer le cours de l'action dans le sens d'une politisation de la lutte, et, par conséquent, d'une meilleure organisation et d'un niveau de conscience plus élevé pour les concernés. En gros, le travail de formation politique restait la couleur dominante dans ce tableau.

De fait, ces aspects apparents de l'activité du cercle n'épuisaient pas sa fonction qui avait, elle aussi, un double aspect subjectif. Du côté des jeunes recrues, l'appartenance au groupe procurait, en plus d'un sentiment d'autorité dans leur environnement proche, la conviction de participer à une entreprise promise, sans doute, à travers les risques pris et les sacrifices consentis, à un avenir grandiose et mettant les participants, dès maintenant d'ailleurs, dans une situation d'affiliation symbolique à toutes ces mouvances où se forgeaient l'avenir glorieux du monde. L'observation de la clandestinité qui était de rigueur mais dont le bénéfice pratique était contestable, contribuait à entretenir cette conviction. Du côté du noyau dirigeant, les cercles étaient évidemment indispensables pour asseoir et prouver le sérieux du projet. Elles constituaient des points d'expérimentation de la ligne proposée, et de concentration de l'influence des idées émises. Elles représentaient surtout la surface de contact, rarement effectif mais toujours espéré, avec les 'masses'. De ce fait, elles évitaient aux producteurs d'analyses et de directives, dans le groupe, le sentiment que leurs discours se dissipaient dans les airs. La question de savoir si les résultats obtenus allaient

devenir, un jour, commensurables avec la portée des objectifs ne s'avérait pas difficile à esquiver.

La défaite de 1967 allait introduire progressivement de nouveaux défis dans ce monde du groupe : monde jusque-là assez paisible et plutôt facile à gérer. Les lycées publics et les universités devinrent vite des foyers d'agitation nationaliste. Dès les premiers mois de 1968, LS se prononce pour l'activité armée des organisations palestiniennes à travers la frontière libano-israélienne. Quelques mois plus tard, un article du bulletin dénonce le fait que les manifestants favorables à l'action palestinienne qui déjà provoquent des affrontements limités avec l'armée libanaise peuvent encore être démobilisés par la surenchère verbale du premier ministre. Mais la question de l'appui concret à l'action armée palestinienne redoublera d'urgence à partir de la deuxième moitié de l'année 1968 lorsque les fédâyins se mirent à s'étendre vers l'ouest en dehors du 'Arqub proche de la frontière syrienne où ils s'étaient cantonnés jusque-là. Les manifestations pro-palestiniennes commencèrent alors à brandir les slogans d'armement de la population civile dans le Sud, de fortification des villages et de construction d'abris, d'instauration du service militaire obligatoire... LS parut peu chaud pour ces revendications qui, selon lui, s'adressaient au gouvernement. Pour autant qu'on devait plutôt s'adresser au 'peuple', le groupe lança l'idée alternative de 'comités populaires' de soutien à l'action palestinienne. Encore une fois, il s'agissait donc de la recette 'comités'. La tâche de ceux-ci devait être d'aider les fédâyins en leur offrant protection, caches d'armes, informations, etc. La construction de fortifications et d'abris à partir de ce mode de relations entre la population, les organisations palestiniennes et les militants libanais pro-palestiniens, devenait, bien entendu, l'objet d'une appréciation favorable. Vu la faiblesse de ses effectifs dans la région frontalière (vraisemblablement 4 ou 5 éléments) et, aussi, les difficultés inhérentes à la tâche prescrite, les efforts du groupe avaient donné, une année plus tard, bien peu de fruit. Pourtant les camarades s'étaient activement démenés et avaient établis des contacts assez soutenus avec des représentants d'organisations palestiniennes et des militants d'autres formations libanaises. En vérité, l'analyse par le groupe de la situation dans le Sud frontalier avait déjà perçu le problème de fond : l'activité des fédâyins allait entraîner des représailles israéliennes qui leur aliéneraient la population. Les marques de sympathie que les Libanais de la zone frontalière avaient montrées pour les combattants palestiniens n'étaient nullement de nature à exclure cette perspective. Émise par ces intellectuels dont la plupart avaient des parents au Sud, la proposition centrée sur les 'comités de soutien' n'était qu'un palliatif. Les militants qui aux lendemains de la rupture de l'union syro-égyptienne avaient découvert 'les sociétés' en sacrifiant maintenant une : la leur qu'ils avaient tant peiné pour se mettre à son écoute. Il est vrai qu'ils sous-estimaient le facteur communautaire et ne prévoyaient pas explicitement une rupture selon la ligne de fracture traditionnelle. Mais ils pouvaient déjà entrevoir la montée de sentiments anti-palestiniens et, sinon une solidarité unanime autour de l'armée qui tentait de

contrecarrer l'étalement des fédayins, du moins une cassure qui se ferait à contresens du schéma de classe souhaité puisque les plus pauvres y seraient les plus directement menacés et, par conséquent, les plus hostiles à 'la bonne cause'. LS avait beau emboîter le pas à d'autres en ressassant le discours sur la cause anti-impérialiste commune aux deux peuples libanais et palestinien et sur Israël, tête de pont de l'impérialisme... 'l'analyse concrète de la situation concrète', recommandée par Lénine et si prisée par le groupe, montrait les faibles potentialités mobilisatrices, dans la conjoncture effective, de cette communauté de cause.

Le groupe avait bien pris soin de départager le rôle des Palestiniens de celui des Libanais sur le terrain. Tout en prônant le soutien de l'activité palestinienne armée, il maintenait l'idée que les Libanais avaient d'autres objectifs bien à eux qu'ils devaient poursuivre et qu'ils n'étaient pas appelés à se lancer dans la lutte armée. À l'échelle des pays arabes, la tâche qui devait précéder le recours à la violence révolutionnaire était, selon LS, 'l'édification du parti révolutionnaire'. La nécessité du recours à la violence, en dernier ressort, était reconnue. Toutefois, pour ce qui concerne le Liban, elle semblait renvoyée aux calendes grecques, la présence armée palestinienne ne suffisant pas pour l'inscrire à l'ordre du jour.

Concrètement, le groupe était bloqué. Les développements politiques consécutifs à l'étalement de la présence armée palestinienne dans la zone frontalière autant que dans les camps de réfugiés et leurs pourtours urbains, l'intensification concomitante des opérations de résistance et des représailles israéliennes faisaient régner dans le pays un climat très différent de celui du milieu des années soixante où un mouvement de grèves, en définitive limitées, pouvait trancher sur la torpeur politico-sociale des dernières années Chéhab. Maintenant, un climat d'urgence s'emparait progressivement du pays mettant à dure épreuve le 'mode de vie' de LS basé sur la production d'analyses, l'éducation des jeunes militants et les initiatives microscopiques dans quelques écoles, facultés ou quartiers. Tout cela donnait une impression pénible d'essoufflement, d'échec à s'intégrer à une conjoncture d'accélération de l'histoire.

La libération subjective procurée par l'autoproclamé développement d'une ligne juste, par la critique hautaine du PC et autres rejetons de la 'bourgeoisie nationale' et de 'la voie pacifique au socialisme', par la recommandation d'objectifs politiquement rentables et de modes de lutte et d'organisation aux effets pédagogiques libérateurs, tournait maintenant au sentiment d'impuissance, d'inaptitude à influencer le processus décisif en cours. L'activité du groupe ne pouvait plus servir d'antidote à l'aliénation dans le quotidien professionnel. Plutôt, elle apportait désormais la mauvaise conscience : on avait le coeur lourd de constater l'isolement du groupe et la quasi paralysie à laquelle son mode d'être le condamnait.

À lire surtout les rapports en provenance des cercles du Sud et les analyses relatives aux relations libano-palestiniennes, on est forcé de constater que le groupe était pratiquement incapable de nouer des alliances. En dépit de déclarations contraires, il entretenait, en effet, une aversion viscérale pour les compromis. Cette aversion devait se montrer durable. En 1970, LS opéra une fusion avec l'aile gauche du MNA libanais. Cette formation qui avait 5 ou 6 fois la taille de LS (Celui-ci comptait à l'époque une cinquantaine de militants) avait fait sienne des thèses si proches de celles de LS qu'il était possible de parler de plagiat ; elle s'était baptisé 'Organisation des Socialistes Libanais' (OSL). La fusion fut scellée dans un 'congrès' qui s'est réuni en avril 71, au bout de plusieurs mois de préparation et de gestion commune de l'hebdomadaire al-Hurriyah. Ce dernier, organe historique du MNA, maintenant contrôlé par l'OSL, jouissait d'un statut légal en règle et d'un lectorat qui, bien que modeste, était beaucoup plus important que celui du bulletin clandestin LS. Il avait, Par conséquent, constitué un attrait efficace pour les intellectuels de LS. Du congrès naquit l'Organisation de l'Action Communiste au Liban (OACL). De par le changement de climat et de tâches qu'imposait la taille de la nouvelle organisation, les différences de priorités entre les militants des deux groupes, Les différences de conception de l'action politique entre des cadres qui se côtoyaient maintenant dans les instances dirigeantes de l'organisation, le caractère partiellement fictif de la fusion ne tarda pas à se faire sentir. Allant de crise en crise (ce qui ne l'empêchait pas de grossir ses rangs et sa capacité de mobilisation), l'OACL finit par se scinder, au printemps 73, en deux factions de tailles sensiblement égales. Elle comptait alors près de 700 militants. L'une des deux factions comprenait presque tous les éléments en provenance de LS (en fait, ceux qui n'avaient pas été déjà emportés par une scission précédente ayant succédé presque immédiatement au congrès...). Au bout d'une année environ, cette faction, qui, enfin, avait opté ouvertement pour le maoïsme, avait cessé d'exister. L'autre tint bon et put s'enfoncer dans la guerre civile. Rétrospectivement, on peut dire que, vers 1970, LS alla s'écraser dans l'OACL.

Juin 2012

## Références

Fadi A. Bardawil: *When All this Revolution Melts into Air: The Disenchantment of Levantine Marxist Intellectuals*, Submitted in partial fulfillment of the Requirements for the degree of Doctor of Philosophy in the Graduate School of Arts and Sciences, Columbia University 2010.

Waddâh Charâra : 'Al-Rifâq' (les Camarades), in : *Isti'nâf al-Bad'* (le Commencement recommencé), Dâr al-Hadâtha, Beyrouth 1981.

Agnès Favier: *Logiques de l'Engagement et Modes de Contestation au Liban (Genèse et Éclatement d'une Génération de Militants Intellectuels)*, Thèse, ss. dir. d'Yves Schmeil, Université de Paul Cézanne, Aix-Marseille 3, 2004.

Ichtirâkiyyûn Lubnâniyyûn (Socialistes Libanais): *Al-'Amal al-Ichtirâkî wa Tanâqudât al-Wad' al-Lubnânî* (Action Socialiste et Contradictions de la Réalité Libanaise), Dâr al-Talî'a, Beyrouth 1969.

*Lubnân al-Ichtirâkî* (Liban Socialiste) : Collection quasi-complète du bulletin, des fascicules et autres documents produits et diffusés par le groupe de 1964 à 1970, reliés en 2 volumes, Archives d'A.B.

Fawwâz Trâboulsî : *Sûrat al-Fatâ bil-Ahmar* (Portrait du Jeune Homme en Rouge), Éditions Riyâd al-Rayyis, Londres-Beyrouth 1997.